

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, aux BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, chez M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal sem. hebdom.	12 00
Abonnement à l'Album mensuel, Littér.	12 00
Aux deux publications réunies, ann.	24 00
PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion.	25 cts.
Deux lignes et au-dessous, première insertion.	25 cts.
Au-dessus par lignes.	40 cts.
Toute insertion subséquente, le quart du prix (Affranchir les lettres.)	

FICULETON DE LA REVUE CANADIENNE.

## LE PISTOLET ANGLAIS.

Quoique cette année ait été pluvieuse et l'automne mêlé d'orages, les chasseurs n'en ont pas moins battu les plaines et les bois tout comme si nous avions joui du plus beau temps possible. Dans les premiers jours de septembre, M. Alfred de Germonet a pris, malgré l'incertitude du temps, son fusil, sa veste de chasse, son carter, sa poudre, son plomb; il s'est fait suivre d'Azor, son bel épagnou, et c'est mis en voiture, au Plat d'Étoin, à huit heures du soir. Le lendemain matin il était à Château-Thierry. Une fois dans la patrie de La Fontaine, il n'a eu que trois petites heures à faire pour se rendre chez M. de Lancy, vieil ami de sa famille, qui lui permet de chasser dans ses terres. M. Alfred de Germonet n'est pas riche, c'est un étudiant en droit qui a sa fortune à faire, et quand on n'a ni bois, ni terres, ni parc, on est bien aise de rencontrer parmi les amis de sa famille un vieux marquis qui mette à votre disposition de nombreuses compagnies de perdreaux et une quantité raisonnable de lièvres amoureux de thym et de ro-cé. Alfred fut reçu par le vicillard avec tant de grâce et de cordialité qu'il se reprocha d'être allié à la terre de Lancy seulement pour chasser, et de n'avoir pas fait entrer en ligne de compte l'esprit et le bon vouloir d'un hôte aussi aimable que le marquis; il le négligea donc un peu les lièvres et les perdrix, et devint assidu auprès du vicillard plus qu'il n'appartenait à un chasseur.

« Les temps est superbe pour l'affût, lui disait M. de Lancy; allez tirer des perdrix, Alfred; mon chef compte sur vous pour le rôti. — Permettez-moi de ne pas sortir ce matin, monsieur le marquis, répondait Alfred, et veuillez souffrir ma compagnie; votre chef s'entend trop bien avec le garde-chasse pour que nous manquions de rôti. »

Au fond, M. de Lancy ne demandait pas mieux que d'avoir auprès de lui un jeune homme gai et spirituel dont la présence raccommode ses journées et diminue le poids de son isolement. M. de Lancy était fort riche, veuf et sans enfants; quoique âgé de soixante-dix ans, il était encore fort et vigoureux; mais, sans qu'il voulût en convenir, la solitude lui pesait et cependant il ne voulait pas se décider à quitter sa terre pour venir à Paris. Alfred donna une nouvelle vie à l'intérieur du marquis; il admira ses plantations, ses arbres demi-séculaires et surtout le château, que M. de Lancy avait embellie et dont il avait changé toutes les dispositions intérieures. Le marquis, avec la prolixité des vicillards, faisait l'histoire de chaque meuble; mais en même temps, et avec le tact d'un homme de goût, il attachait à chaque circonstance futile quelque détail intéressant. Au bout d'une semaine, Alfred aurait pu écrire les chroniques du château de Lancy. Un jour cependant que le jeune homme était dans le cabinet du marquis, ses regards tombèrent sur un petit pistolet à manche d'ébène qui jusque-là avait échappé à ses investigations et aux récits du vicillard. Alfred se permit d'étendre la main et de prendre le pistolet sur l'étagère de velours qui le soutenait; c'était un pistolet de poche de la fabrique de Menton, armurier célèbre qui florissait à Londres vers le fin du dernier siècle, et dont les fusils à double canon ont été long-temps recherchés par les chasseurs. Alfred examina avec attention cette arme, il reconnut facilement que l'ouvrier l'avait finie avec un soin excessif et avait mis tout son talent à la rendre aussi sûre que juste. Les regards interrogateurs du jeune homme allaient de l'arme qu'il tenait à la main au marquis et semblaient demander un de ces récits dont jusque-là M. de Lancy avait été si prodigue.

« Ceci, dit M. de Lancy en prenant le pistolet et en soufflant sur la batterie pour faire disparaître un peu de poussière qui s'y était engagée, ceci est l'histoire de ma vie, mon cher Alfred; c'est une aventure de ma jeunesse qui a failli en coûter la vie et l'honneur. »

« L'honneur! s'écria Alfred, vous, monsieur le marquis, en danger de perdre l'honneur? — Hélas! oui. Dans quelque nom qu'on décore un assassinat, il n'en est pas moins flétrissant pour l'assassin, et je vous avoue que j'ai pendant trois mois nourri le projet d'assassiner quelqu'un. »

« Vous? — Oui... ce pistolet, ajouta le marquis en se reprenant, c'est l'histoire de quelques folles pensées d'amour, c'est l'histoire de mon mariage et en même temps celle du long honneur dont j'ai joui avec madame la marquise de Lancy, à laquelle je dois ma fortune... A ce soir, Alfred, ce soir je vous conterai une histoire; vous la préférerez sans doute au cent de piquet auquel je vous condamne depuis huit jours. »

Le soir venu, M. de Lancy s'établit commodément dans son fauteuil, fit ranimer le feu

par son domestique, et, quand il fut seul avec son jeune ami, quand les portes furent closes et que nul importun ne put venir les troubler, le vieux marquis commença :

« Vous savez, mon ami, dit-il, que je descends d'une famille distinguée, mais peu riche; j'étais il y a cinquante ans bon gentilhomme et l'héritier futur d'une terre qui devait me donner à peine de quoi vivre. Mon père emprunta pour m'envoyer à Versailles, et j'entrai dans les gardes du corps. L'année 89 commençait, et je n'avais pas seize ans. J'étais le plus jeune des gardes du corps et le moins riche; mon père mourut bientôt et me laissa sans autres protecteurs que le roi et la reine de France; nous touchions au moment où, pour la première fois peut-être depuis bien des siècles, cette protection devait être sans valeur. Le roi ne daigna pas s'occuper de moi, la reine me distingua et m'accorda une petite pension sur sa cassette. Cette faveur inattendue m'inspira la plus vive reconnaissance, et je jurai de sacrifier ma vie pour Marie-Antoinette, si jamais elle avait besoin de mon bras. Les mauvais jours ne tardèrent pas à arriver pour elle. Je ne vous raconterai pas les dangers que j'ai courus, ni les efforts que je tentai pour la sauver, cela m'entraînerait dans de trop longs détails et nous éloignerait trop de l'histoire de ce pistolet, que vous tenez à apprendre et que je vous ai promise. En 1800, j'étais à Londres, émigré, et j'avais vingt-six ans. Comme tous mes compagnons d'exil, je nourrissais une haine profonde contre le gouvernement français. Nous avions vu les merveilles de la république; mais, semblables aux témoins d'Israël, ces merveilles frappaient nos oreilles sans ébranler nos cœurs; l'homme dont la fortune excitait surtout au plus haut degré notre haine et notre indignation, c'était Bonaparte, le premier consul; nous ne lui pardonnions ni sa gloire ni son bonheur; sur des faux rapports, nous avions cru que le jeune général républicain voulait renouveler en France le rôle que Munk avait joué en Angleterre, et qu'après s'être emparé du pouvoir, il le remettrait au roi légitime. Le premier consul n'avait garde d'y songer, et nous le regardions comme un usurpateur qui volait à Louis XVIII son sceptre et sa couronne. »

Ce fut à cette époque qu'eut lieu l'explosion de la machine infernale; elle arriva au moment où la réaction contre les jacobins était la plus ardente, un mois après la tentative de Demerville, Aréna, Céracchi, Diana et Topino-Lebrun. Les soupçons se portèrent donc d'abord sur les jacobins. Le premier consul adopta cette opinion avec chaleur; un instant même on crut à la disgrâce de Fouché, qu'on accusait de protéger les jacobins et qui dénonçait les chouans comme les véritables auteurs du crime. Il ne fallut rien moins que des preuves matérielles et multipliées pour démentir le premier consul; et cependant, quoique les coupables fussent connus, la proscription des jacobins n'eut pas encore lieu; elle fut seulement moins nombreuse. Quarante furent déportés aux îles Sèches pour un crime commis par des chouans. Le coup partait de l'Angleterre; c'est là qu'il avait été conçu; c'était lord Pitt qui l'avait soudoyé. Il y fit beaucoup de sensation; on admira le bonheur de Bonaparte qu'une divinité protectrice semblait garantir de tout danger. Picot de Limoilan, Saint-Réjand, Lahaye-Saint-Hilaire étaient des officiers de l'état-major de Georges Cadoudal et avaient à Londres des amis qui haïssaient autant qu'eux-mêmes le premier consul. Un jour l'un d'eux causait avec moi de cet événement...

« Avec vous? dit Alfred, vous connaissez ces gens-là? — Hélas! oui, répondit le marquis, ces gens-là, dont la manière de voir me fait aujourd'hui horreur, étaient alors mes compagnons d'exil et mes amis. »

« Je ne puis que déplorer, dis-je à cet homme, la parti qu'ont pris Limoilan et Saint-Réjand; tuer Bonaparte, se débarrasser de l'usurpateur, rien de mieux; mais détruire nos rivaux, braver des Français sous les débris de leur maison, voilà ce que je ne puis pardonner à ces messieurs, voilà ce qui me révolte et m'indigne. »

Mon indignation n'obtint qu'un sourire de pitié; j'ajoutai alors :

« Je vais plus loin; ces messieurs ont manqué de courage. Qu'est-ce, en effet, que le premier consul? Un homme qui usurpe le trône de Sa Majesté, de Louis XVIII, et qui refuserait un duel si on lui faisait l'honneur de lui en proposer un; il est donc permis de le tuer, puisqu'il n'accepterait pas un combat régulier et qu'il ne reste que ce moyen de remplacer le roi de France sur son trône; mais on n'a le droit que de répandre seulement le sang de l'usurpateur, et encore il faut s'exposer personnellement, avouer son action et ne pas fuir après avoir fait le coup. C'est un combat à mort, où les deux adversaires doivent rester sur le champ de bataille, eux deux seuls, ou du moins l'un d'eux. »

« Voilà, continua M. de Lancy, voilà, mon cher Alfred, comment je pensais en 1800, et j'exprimai cette opinion devant un homme habile à animer mon courage et à exploiter ma vanité. »

« Cela vous serait bien facile, me dit mon compagnon, à vous, dont l'adresse est si excessive, qu'avec un pistolet vous tirez les hirondelles au vol et qu'à cent pas vous enlevez le bouchon d'une bouteille, ou partagez une bille sur la lame d'un couteau. »

Cette conversation avait lieu dans une des meilleures tavernes de Londres; quelques émissaires survinrent, et mon compagnon leur parla de ce qu'il venait de dire comme d'un projet arrêté de tuer Bonaparte. On exalta mon courage, on m'accabla de louanges, on me prédit l'immortalité, on m'enivra tellement que je me trouvai engagé dans cette action périlleuse seulement pour avoir indiqué un moyen de l'accomplir. Insensés, qui croyions que le premier consul mort, les Bourbons n'auraient qu'un pas à faire pour remonter sur le trône, et qui, comme toujours, comptions la nation pour rien! Cependant, il faut l'avouer, cette coupable idée ne me déplaisait pas. J'étais imbu de tous les préjugés de ma caste, j'avais soif de venger mon roi ma reine; je n'avais rien compris au grand mouvement qui s'était opéré en France; en un mot, je ne savais pas ce que c'était que la révolution. Je quittai mes amis, décidé à accomplir ce coup hardi, à tenter ce que j'appellais un duel avec Bonaparte. La seule chose qui me causait quelque contrariété, c'était de m'être ouvert à trois ou quatre personnes; je voulais n'avoir aucun complice et pouvoir disposer à ma volonté du temps, du lieu, des moyens. Je revis donc mes amis et leur déclarai que de nouvelles réflexions me faisaient abandonner, ou du moins ajourner le projet conçu la veille; la tentative de Saint-Réjand était trop récente; il était nécessaire de laisser se dissiper les craintes et s'assoupir jusqu'aux soupçons. J'avais un vieux parent, émigré comme moi et retiré à Elmington; je déclarai qu'avant de rien entreprendre, je voulais l'aller voir, et je feignis de partir pour l'Écosse. Quelques jours après je débarquai à Boulogne, accompagné d'un petit domestique anglais fort intelligent, que depuis quelque temps j'avais à mon service. J'étais possesseur d'une somme assez considérable, gagnée au jeu une semaine auparavant; je pouvais donc vivre à Paris indépendamment et aussi répandu ou aussi isolé qu'il me conviendrait de l'être. Une fois à Paris, la première chose dont je m'occupai fut de me faire radier de la liste des émigrés, ce que j'obtins facilement. Je voulus ensuite connaître la nouvelle société qui m'entourait; je trouvai de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions, des vices différents de ceux d'autrefois, des vertus qui semblaient être nées d'hier. La France, en entrant dans un siècle nouveau, semblait avoir rejeté tout souvenir de l'ancien et avoir perdu la mémoire du passé.

Une chose m'étonna, sans néanmoins me désabuser; on avait oublié les Bourbons, personne ne se les rappelait, ou du moins personne n'en avait l'air. Les Français ne s'entretenaient pas d'eux, ne prononçaient pas même leurs noms et ressemblaient à ces hommes qui, délivrés par le réveil d'un mauvais rêve, ne permettent pas à leur imagination d'en conserver la trace. Tous les esprits, au contraire, étaient pleins de la gloire du premier consul, on s'occupait de lui seul et de son armée; ses généraux semblaient tirer de lui tout leur lustre; il fixait leurs rangs, il leur distribuait à son gré le blâme ou l'éloge, et sa parole était un arrêt. C'était un nouveau César. Je me rappelai que Brutus était patricien.

Mon projet était aussi simple qu'il me paraissait facile à exécuter; je n'avais ni confident ni complices, et je me rendais à l'Opéra seul. Là j'attendais le premier consul, et la première fois qu'il paraissait, je tirai de ma poche ce pistolet que vous voyez, Alfred, et j'ajustai le grand homme que je ne pouvais pas manquer d'abattre, moi qui abatais des hirondelles au vol. Je me familiarisai avec la salle de l'Opéra; je choisis une place commode pour mon projet, au balcon, à la gauche de l'acteur, presque vis-à-vis la loge du premier consul. Bientôt l'ouvrage me fut toute dévouée; elle s'habitua à marquer cette place d'un mouchoir, ou d'un gant, ou d'une lorgnette. Je devin un habitué, un des meubles de l'Opéra; et, comme j'étais joli garçon et toujours mis avec élégance, on se demandait si ce muscadin si assidu était amoureux de Bigottini ou de Gardel, ou bien si c'était la voix de Lays qui le séduisait.

Voilà la vie que j'ai menée pendant trois mois à Paris: le matin chez moi, seul, livré aux soins de mon petit domestique anglais John, à quatre heures d'arrêt chez Legacque, et le soir au balcon de l'Opéra. Il faut ajouter qu'après mon dîner je revenais chez moi faire ma toilette et prendre mon pistolet, dont je renouvelais la charge tous les jours.

Une fois à l'Opéra, assis à ma place, mes regards se portaient naturellement sur la loge vide du premier consul, et je me représentais la scène qui suivrait mon attentat; je me voyais tirant de ma poche ce petit pistolet de Menton, j'entendais le bruit sec que faisait la batterie quand j'armais, j'étais le bras, le coup partait, et Bonaparte tombait sanglant dans le fond de sa loge. Alors, le cri des femmes, stupéfaction du public, le silence de l'orchestre, madame Branchu s'arrêtant au milieu d'une rou-

lade, ou Bigottini retombant sur les planches rebondissantes, et moi! moi! agitant dans mes mains un mouchoir blanc et criant: *Vive le roi!* Tout cela se peignait à mon imagination en traits distincts et colorés. J'étais le principal acteur de cette scène tumultueuse et terrible, dont ma mort devait sans doute être le dénouement; je présentais donc ma poitrine aux sabres des vétérans du consul, et à mon tour je tombais sans vie aux pieds des élégantes citoyennes qui m'entouraient. Tout en me familiarisant avec ces pensées, je commençais à comprendre qu'on ne tire pas sur un consul avec autant de sang-froid que sur une hirondelle; mais je n'en persistais pas moins dans mon projet. Le péril auquel j'allais m'exposer connaissait mon action; je n'étais pas un assassin, j'étais un ennemi qui venait donner la mort et la recevoir; j'étais comme le soldat qui met le feu à une mine, sûr d'être enseveli sous la forteresse qu'il va renverser. Un soir un jeune homme vint s'asseoir auprès de moi, et après un moment de silence, il se pencha vers mon oreille et me dit :

« Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me donner un instant d'audience? »

Je regardai ce jeune homme: il avait une figure commune, était mis avec richesse, mais peu de goût; et, quoiqu'il affectât beaucoup de sang-froid, son agitation se décelait malgré lui dans ses regards.

« Volontiers, répondis-je, de qui s'agit-il? »

« Oh! de peu de chose, monsieur. »

« Mais encore? »

« Au foyer, monsieur, si vous le voulez bien. »

« Au foyer, soit? »

Et je suivis cet inconnu avec une palpitation de cœur dont je ne fus pas maître. On parlait beaucoup dans ce temps-là de l'habileté de Fouché, ministre de la police, et ce jeune homme pouvait être un de ses espions; mais, comme ma bouche ne s'était jamais ouverte pour parler de mon projet, je n'avais contre moi que ma qualité d'émigré et le pistolet chargé qu'on aurait découvert sur moi; pour le premier de ces griefs, ma radiation devait me garantir de toute poursuite; pour le second, j'aurais objecté le peu de sûreté des rues de Paris et le quartier désert que j'habitais. Je suivis donc cet inconnu, qui, une fois seul au foyer avec moi, redoubla ma crainte par ses premières paroles :

« Monsieur, me dit-il, j'ai un petit service à vous demander. »

Ma bouche se pliait difficilement à une locution alors encore en usage, j'y recourus néanmoins dans cette occasion :

« Lequel, citoyen? répondis-je. »

« Je viens vous prier de vouloir bien quitter la place que vous occupez à l'Opéra et d'en prendre une autre... Par exemple, si, au lieu de vous asseoir à la gauche de l'acteur, comme vous le faites, vous vous placez à sa droite... je vous serais fort obligé de cette complaisance. »

« Je vous l'ai dit, Alfred, continua M. de Lancy, je n'avais rien écrit, rien confié, je crus cependant qu'un génie chargé de veiller sur les jours du premier consul avait révélé à Fouché mes pensées les plus secrètes et que j'étais perdu. C'était le cas de mourir avec grâce, de lutter avec esprit et légèreté; je mis donc dans mes manières autant d'insolence polie qu'il me fut possible d'en mettre; et prenant un ton moitié ail de houx, moitié muscadin :

« Par la sainte croix, citoyen, dis-je, sur l'honneur, je suis vraiment fâché de ne pouvoir pas faire ce que vous demandez... Vraiment, c'est un sacrifice au-dessus de mes forces. »

Et je voulus me retirer pour aller reprendre ma place; le jeune homme me retint.

« Vous refusez, monsieur? »

« Demandez-moi tout autre chose, je serai ravi de vous être agréable... mais une place au balcon... non parbleu. »

« C'est votre dernier mot? »

« Parole d'honneur, vous m'obligerez de ne pas insister. »

« Alors, monsieur, me dit ce jeune homme, vous ne refusez pas de vous battre avec moi demain? »

Je m'attendais à tout autre chose, poursuivait le marquis; et, quoiqu'il soit pénible de se battre avec le premier venu, je me hâtai d'accepter, et j'allai reprendre ma place. Quand l'Opéra fut fini et que, retiré chez moi, je pus me livrer à mes réflexions, je supposai que le lendemain je trouverais sur le pré, non un adversaire, mais un agent de Fouché qui m'arrêterait sans doute et me conduirait au donjon de Vincennes, et j'admira la maladresse de la police qui aurait bien mieux trouvé son compte à une arrestation immédiate. Le lendemain j'arrivai seul au lieu du rendez-vous, mon adversaire m'y avait précédé avec deux témoins.

« Citoyen, lui dis-je quand je vis qu'il s'agissait sérieusement d'un duel, quel que Français, je suis cependant à Paris sans famille et sans amis; qu'un de ces messieurs veuille bien passer de mon côté et notre partie sera régulière. »

Ma proposition fut acceptée, et, sans ajouter un mot, nous crûmes le fer. Hélas! mon ami, ce jeune homme si querelleur, qui pour un motif en apparence frivole s'était hâté de provoquer un duel, savait à peine tenir l'épée; j

le blessai à la première passe; et, tout en protestant que je garderais ma place à l'Opéra, je ne vous voulus pas aller plus avant. Mon adversaire, convenablement placé dans un sacre, et moi seul avec l'honnête homme qui avait bien voulu me servir de témoin :

« Monsieur, lui dis-je, je vous prie de croire que je suis fâché de ce qui vient d'arriver; ce qui me console un peu, c'est que la blessure de votre ami est légère. »

« Vous le pensez? me répondit mon témoin, qui, peu familier avec ces sortes d'affaires, me parut tout troublé. Vous croyez que mon ami Bernard n'en mourra pas? »

« Je vous en réponds, dis-je. Ah! mon adversaire se nomme Bernard? »

« Oui, monsieur. »

« Il est fort singulier, votre ami Bernard; s'il se fait une habitude de rencontres pareilles à celle de ce matin, je ne lui donne pas six mois de vie. »

« Pourquoi cela, monsieur? »

« Parce qu'il me parait aussi querelleur que mal habile à manier l'épée; il m'a provoqué hier soir de la manière la plus inattendue et la plus ridicule. »

« Ridicule! s'écria mon témoin; hélas! il s'agit de sa vie, il s'agit de son bonheur. »

« Comment, monsieur! dis-je à mon tour, la vie de M. Bernard dépend de la place que j'occupe à l'Opéra?... Expliquez-vous de grâce; j'ai eu quelque raison pour ne rien lui demander à lui-même, mais je serai ravi de savoir le fond de tout ceci. »

« Et vous le savez bien, répliqua l'ami de M. Bernard. »

« Moi! Je veux mourir si je m'en doute. »

MARIE AYGARD.

(A continuer.)

## LE CATHOLICISME DANS L'ORÉDON.

La convention conclue dernièrement entre l'Angleterre et les États-Unis a résolu pacifiquement la question politique de l'Orégon; maintenant surgit la question religieuse, entre le catholicisme et le protestantisme. On sait que M. Blanchet, nouvellement nommé archevêque de l'Orégon, a dernièrement parcouru la France pour y choisir des missionnaires capables de le seconder dans ses travaux évangéliques; nous trouvons, dans un journal rédigé avec autant de talent que de mesure, *l'Ami de la Religion*, des détails intéressants sur le vaste pays où la civilisation a pu à peine pénétrer.

Le territoire de l'Orégon, tant américain qu'anglais, est cette importante partie de l'Amérique septentrionale, située au-delà des Montagnes-Rocheuses, entre le 42° et le 54° 40' parallèle. Il est borné au nord par les possessions anglaises, à l'est par les Montagnes-Rocheuses, au sud par la Californie, et à l'ouest par l'Océan Pacifique et les possessions russes. Il comprend une étendue de plus de 300 lieues du nord au sud sur une largeur de près de 200 de l'est à l'ouest. La population de l'Orégon est de 100,000 âmes.

Le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon est loin d'être partout le même. Les sauvages des bords de l'Océan, surtout en gagnant le nord, paraissent, en général, beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur. Les usages, les mœurs, le langage, les traits mêmes du visage de ces peuplades ne sont pas moins différents. Il y a presque autant de nations, de langues et de tribus que de lieux. On compte vingt-cinq ou trente idiomes différents. On dirait que c'est là qu'on lie la confusion des langues, et qu'étaient la tour de Babel. Les progrès de l'évangile en souffrent considérablement, et cette diversité de dialectes n'est pas un des obstacles qui causent le moins de peine et de souci aux missionnaires. Il nous est impossible d'acquiescer les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans cette courte analyse, et nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. C'est ainsi que nous disons que les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, aimable, officieux et social. Ils sont pourtant vindicatifs et suberbes; ils sont intelligents et spirituels, mais un peu indolents; ils croient à l'immortalité de l'âme, ou du moins à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on les mérite; mais ils se font un paradis ou un enfer à leur manière; ce n'est guère autre chose qu'un lieu d'abandonne ou de disette. Avec notre nature dégradée, on peut dire que leurs mœurs sont pures, pures que corrompus, pour des nations livrées aux tentations incessantes des mœurs de la raison. Ils ont une idée assez distincte du bien et du mal. Plusieurs grands principes du droit naturel y sont reconnus. La raison et la conscience publiques désapprouvent et condamnent le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La polygamie elle-même y est plutôt tolérée qu'approuvée. Les polygames sent le plus souvent des chefs qui ne prennent plusieurs femmes que pour conserver la paix avec les nations voisines; la



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 16 OCTOBRE, 1846.

LE MINISTERE.

Les messieurs, qui sont aujourd'hui dans le Conseil Exécutif, sont vraiment les gens les plus maltraités du monde; vous ne prenez pas un journal de quelque couleur qu'il soit, qui ne contienne quelque article dirigé contre ces bonnes gens, qui semblent endormis sur leurs lauriers, à l'ombre de leur portefeuille ministériel; ce qui rend leur position de plus en plus pénible et déplorable, c'est que personne ne prend leur défense et que tout le monde leur tourne le dos, ce qui ferait croire un peu, qu'ils sont dignes de leur sort. Il faut avouer aussi que depuis six mois nos braves ministres se sont étudiés à déplaire à un peuple de la colonie et qu'ils ont passé un temps infini à se débattre avec les gens de tous les partis se donnant plutôt la main que de voir leur règne se prolonger encore une année. En effet, il vaudrait infiniment mieux redouter de part et d'autre quelque chose de nos prétentions respectives, que de continuer à laisser le pouvoir aux mains de gens aussi complètement incapables et inhabiles que ceux qui sont aujourd'hui assis à la table du Conseil Exécutif. Ce n'est pas là de la vaine déclamation que nous faisons; voyez plutôt:

La vacance est longue et permet aux aviseurs de son Excellence de mettre à effet les lois et les choses de la dernière session parlementaire, de pourvoir aux besoins des divers localités du pays, de faire les nominations d'officiers et de fonctionnaires nécessaires, &c. Eh bien! que font MM. les ministres? viennent-ils d'une extrémité de la province pour les voir au sujet de quelque affaire importante, ils ne sont pas en ville; Mr. Draper est à plaidier et à faire ses affaires personnelles en Haut-Canada, &c. n'est pas à la pêche ou à la chasse, ou bien encore à quelque partie de plaisir, aux environs de Montréal, M. Smith retourne momentanément sur les bords du Niagara, en croquant le lait majestueux de la cataracte; M. P. l'a vu est allé se balancer sur la montagne; M. Daly est à Québec, enfin M. Morris est à son bureau, mais malheureusement il ne peut former un quarton à lui seul. Alors il faut que la personne ainsi venue à Montréal, pour affaire importante, attende patiemment que le cabinet rentre en ville, ce qui peut arriver demain, après demain ou bien dans 15 jours.

Faut-il organiser la milice? on peut le faire sans difficulté en suivant les arrangements convenus. Que font les ministres? Il nous vient le col. McDonnell au lieu du col. Cameron député à l'Assemblée-générale dans le Haut-Canada, font résigner sir Allan McNab en lui manquant de parole; nomment à sa place le col. Young; un homme qui ne connaît pas le pays, qui n'a aucun titre pour cette place importante, quand il y a mille Canadiens qui en sont mille fois plus dignes, et en mécontentent ainsi tout le monde. Le col. Gage, l'ex-adjutant-général se disant lésé et maltraité dans les nouveaux arrangements de milice, d'un l'opinion publique l'exclut entièrement jette les hauts cris et couvre les journaux de ses pérorations, et d'invectives contre le ministère; que font les ministres? Sachant que le parlement ne sanctionnera plus les pensions et indemnités, ils conseillent à lord Cathcart de donner à leur ci-devant bon ami la jolie somme de £500 pour une fois payer, au grand étonnement de tout le monde et compris les organes de la presse ministérielle; en exceptant toutefois le brave col. Gage, qui ne s'estime de rien et qui n'en emporte pas moins les salaires £500, en attendant mieux.

Le mieux ne se fit pas attendre trop longtemps; c'est ce que pensaient les ministres le jour où le col. Gage recevait la lettre suivante de son secrétaire provincial et à laquelle il répondait d'une manière si laconique:

BUREAU DE SECRÉTAIRE. Montréal, 30 septembre 1846.

Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de la Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, monsieur, A. GRAY, Sec. &c. &c.

Montréal, 1er octobre 1846.

Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de la Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, monsieur, A. GUGY.

Montréal, 1er octobre 1846.

Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de la Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, monsieur, A. GUGY.

Montréal, 1er octobre 1846.

Montréal, 16 octobre 1846.

McCord est un officier habile, actif et qui remplit son poste important à la satisfaction générale. Eh, bien! malgré la promesse formelle qu'on lui a donnée qu'il occuperait cette place perpétuellement avec le même traitement, on lui demande aujourd'hui de résigner. On veut le faire jurer de remplir la place de surintendant de police à Québec par le Col. Gage ou quelqu'autre qui voudra bien la prendre avec £300 seulement par an. Quelle idée magnifique! la spéculation était superbe et la province gagnait de suite £200 par an. N'était-ce pas le cas de dire à nos ministres ce qu'un compagnon d'armes de Napoléon lui disait un jour en l'entendant parler de ses plans gigantesques et de ses vastes entreprises: "mon général, vous êtes grand, comme le monde!" M. McCord réclama contre les changements projetés, en disant qu'on l'avait placé là avec promesse, que s'il remplissait les devoirs de la place convenablement, il la conserverait avec le salaire de £500. Le public ayant eu vent de l'affaire se mit de la partie et exprima son mécontentement qu'un fonctionnaire aussi utile fut déplacé. Bref, M. McCord demeure au département de la police à Québec; et le juge de circuit! *Vol-au-vent, s'il vient!*

La Chambre de Québec de mercredi, nous dit que le District souffre beaucoup, vu l'état de la justice et l'absence de fonctionnaires suffisants pour administrer la justice. L'absence des juges du Banc de la Reine en Circuit, fait que les causes de Terre Supérieure ne peuvent être jugées.

Les plaideurs, dit le *Canadien*, vont éprouver de graves dommages incalculables par suite de quelques années dans la loi de procédure de la présente administration, et sur qui doit peser la responsabilité? L'administration, sans doute. Avant la dernière loi de procédure, les choses n'allaient pas de trop bien; mais maintenant c'est de mal en pis. Le *Canadien* nous présentait encore les mêmes difficultés et de plus grandes encore. Cet état de choses fait tomber en discrédit l'administration de la justice, ruine l'honorable profession d'avocat, et cause des torts immenses aux particuliers; mais nos responsables ne sont pas payés pour s'occuper de ces bagatelles.

Notre confrère de Québec qui a défendu l'administration actuelle jusqu'à aujourd'hui avec tant de zèle, devrait bien nous dire pourquoi nos ministres sont payés. Il nous obligeait infiniment, car nous n'en savons rien, à moins que ce ne soit pour boire, manger et se divertir des gens. Nous ignorons s'ils ont fait autre chose depuis la clôture de la dernière session.

Il serait trop long pour nous d'énumérer toutes les fautes, les erreurs, les bévues du cabinet actuel. On pourrait en faire un volume. Il suffit aujourd'hui de constater que la population entière de tous les partis convie que l'administration actuelle est un malheur pour le pays, et qu'il faut s'en débarrasser au plus vite.

"A quelque chose malheur est bon." Le malheur nous fait voir que l'intrigue, la corruption, la violence ne valent rien, et qu'un gouvernement pour être utile et solide doit être honnête, paisible et national. Puisse nous profiter de l'expérience.

TELEGRAPHE ELECTRIQUE. Nouvelles importantes. -- Nouveau triomphe des armes américaines. -- Reddition de Monterey.

Nous avons reçu, du siège de la guerre, par dépêche télégraphique, les avis importants qui suivent; ces avis ont été transmis à Washington, cette nuit, par la maille du Sud, et ont immédiatement été expédiés pour New-York. Ils sont expédiés à un *extra du Pioneer*, de la Nouvelle-Orléans, daté du 4 octobre au matin, et ont été apportés, par le steamer *James L. Day* de Pointe-Isabelle.

Le 18 septembre, le général Taylor est arrivé devant Monterey avec une force de 6,000 hommes. Après avoir reconstruit la ville à 1,500 ou 1,600 yards environ de la ville, et malgré le feu des batteries de ce fort, il s'est emparé aux *Sauces des bois* (Walnut Springs), à trois milles de la ville (c'était la position la moins éloignée, où à l'abri des batteries de l'ennemi, l'armée put se procurer l'eau qui lui était nécessaire.

Le reste de la journée du 19 a été employé, par le génie, à reconnaître les batteries de la ville dominant les hauteurs.

Le 20, l'ordre a été donné au général Worth de s'avancer, avec sa division, vers la droite, par un détour, de zigzaguer la route de Saltillo, à l'Ouest de la ville, et d'attaquer les hauteurs au-dessus du palais de l'évêque, point que le commandant mexicain paraît avoir étroitement négligé.

Le général Worth fut obligé de s'arrêter dans la nuit du 20, à peu de distance de la position qui lui avait été désignée. Dans la matinée du 21, il continua sa route, et après une rencontre avec un corps considérable de cavalerie et d'infanterie ennemies, que soutenaient l'artillerie des hauteurs, et quo néanmoins il repoussa avec pertes, il se campa d'une manière définitive, couvrant le passage de la route de Saltillo.

Il découvrit alors qu'indépendamment du fort, du palais de l'évêque et de l'occupation des hauteurs qui le dominaient, deux forts avaient été fortifiés et se trouvaient occupés sur deux éminences, en face de la rivière Saint-Jean.

Ces deux dernières hauteurs ont été immédiatement prises contre le palais de l'évêque, sur lequel ils ont dirigé leur feu de haut en bas.

Dans la même matinée du 21, la première division des troupes régulières, sous le commandement du général Worth, et la division des volontaires, sous les ordres du général Butler, ont reçu l'ordre de se mettre sous les armes et de faire une diversion vers la gauche de la ville, pour soutenir les opérations importantes du général Worth.

Le même jour à 8 heures du matin, l'ordre a été donné à une batterie de dix mortiers et de deux obusiers de 24, établie la veille dans un ravin, d'ouvrir son feu contre la citadelle et la ville, et immédiatement ensuite, la première division, sous le colonel Garland, a été chargée de reconstruire l'ennemi à l'extrême gauche de la ville, d'engager des escarmouches avec lui, et si quelque chance de succès se présentait, d'enlever la batterie la plus avancée.

Cette attaque fut dirigée par le major Mansfield, du génie, par l'ingénieur topographe Williams, et le major Kinney, quartier-maître de la division du Texas.

Un feu terrible fut immédiatement ouvert contre eux par la première batterie, mais ils la tournèrent bientôt; et entrant et s'engageant avec Pennini, dans les rues de la ville après avoir passé au milieu d'un feu croisé continu, dirigé contre eux de la citadelle, des premiers et seconde batteries et par l'infanterie qui était rangée sur les remparts, dans les rues, dans les maisons, et sur les toits.

Les débris de la première batterie furent promptement tournés, et le feu des troupes américaines à travers les ouvertures pratiquées dans les travaux, tua ou délogea l'artillerie et l'infanterie, et fit évacuer le bâtiment occupé par l'infanterie et situé précisément derrière la batterie.

La première division a été suivie et soutenue par les régiments du Mississippi et Tennessee, et par le premier régiment de l'Ohio.

La soirée la succès de cette journée; les troupes fatiguées n'ayant pu gagner de nouveaux avantages, et une forte pluie étant venue, d'ailleurs causer la suspension des hostilités. Le 1er et le 2e régiments d'infanterie furent préparés à la garde de la position élevée, sous le colonel Garland, assisté des batteries du capitaine Ridgely.

Deux canons de 21, un de 4, et un obusier ont été pris dans le fort; trois officiers et 30 à 40 soldats ont été faits prisonniers. L'une des pièces de 12 a été dirigée contre le second fort, et servie avec les munitions de l'ennemi.

La division du général Worth avait pris également 2 pièces de 9 qui avaient été immédiatement tournées contre leurs premiers propriétaires.

Dans la matinée du 20, le général Worth a continué ses opérations et a enlevé les positions au-dessus du palais de l'évêque; ce dernier point lui-même est tombé au pouvoir des Américains, qui y ont trouvé 4 pièces d'artillerie et une grande quantité de munitions dont usage a été fait contre les défenses de l'intérieur de la ville.

Dans la matinée du 23, le général Quitman qui, la veille, avait remplacé le colonel Garland dans la garde des forts tombés au pouvoir des Américains, découvrit que les dixième et troisième forts et les défenses de l'est de la ville avaient été entièrement abandonnés par l'ennemi qui, craignant un bombardement. — Le 19 du mois dernier, dans le nouvel assaut dans la nuit du 22, s'était retiré au cours de la ville, sur la grande place ou dans ses environs.

Un détachement de deux compagnies du Tennessee et de deux compagnies du Mississippi envoyé en reconnaissance, engagea bientôt un feu très-vif avec l'ennemi; le régiment des *rangers* texiens, commandé par le colonel Wood, accourut au secours de ces compagnies; une fusillade très-vive, dirigée des rues, des fenêtres, des terrasses et des balcons, s'engagea, et dura la plus grande partie du jour; l'artillerie mexicaine put être efficacement employée, et les troupes américaines ayant chassé les bandes éparses de l'ennemi, et ayant pénétré presque jusqu'à la grande place, l'avantage était évidemment pour eux; les Mexicains avaient abandonné la ville, à l'exception de la porte de son voisinage immédiat, et du fort de la cathédrale.

Dans l'après-midi du même jour, le général Worth attaqua, du palais de l'évêque, le côté occidental de la ville et réussit à chasser l'ennemi, et à s'avancer à une très-petite distance de la porte. Des mortiers avaient été placés dans l'enceinte du cimetière, et, pendant la nuit, firent de grands ravages dans les rangs de l'ennemi. Ainsi finirent les opérations du 23.

Le 24, de très-bonne heure, une communication du général Ampudia fut envoyée au général Taylor, sous pavillon de trêve; c'était une offre de capitulation que le général américain reçut d'accepter, car il était demandé plus que le général Taylor n'aurait accordé sans aucune considération. En même temps, sommation fut faite à Ampudia de se rendre; il lui fut donné jusqu'à midi pour envoyer sa réponse.

À onze heures, le général mexicain envoya demander au général Taylor une entrevue particulière, ce qui lui fut accordé; l'entrevue eut lieu en présence des principaux officiers des deux armées. Les conditions de la capitulation furent débattues et les deux parties n'avaient pu s'accorder, quand le général Taylor posa son ultimatum et se leva, donnant une heure aux Mexicains pour l'accepter ou le rejeter. L'expiration de cette heure, les mortiers devaient annoncer la reprise des hostilités.

Avant l'expiration de l'heure, un message du général Ampudia vint informer le général Taylor qu'il venait de signer la capitulation. Le général Taylor, l'honneur national se trouvant à couvert par les efforts des troupes mexicaines, il s'était décidé, après avoir consulté ses officiers généraux, à capituler et à accepter l'offre du général américain.

Voici les termes de la capitulation: Les officiers mexicains seront autorisés à sortir avec leurs épées; l'infanterie et la cavalerie se retireront avec leurs armes et leurs bagages; l'artillerie se retirera avec une batterie de six pièces et 21 charges de munition.

Toutes les autres munitions et provisions de guerre seront remises à un comité d'officiers américains chargés de les recevoir.

L'armée mexicaine aura 7 jours pour évacuer la ville.

Les troupes américaines ne l'occuperont qu'après l'évacuation.

Le fort de la cathédrale sera évacué le 25 septembre à dix heures du matin, époque à laquelle les troupes américaines y entrèrent aussitôt que les Mexicains en sortirent.

Les Mexicains pourront saluer leur pavillon lorsqu'il sera descendu du fort.

Enfin il y aura une armistice de huit semaines, pendant lesquelles aucune des deux armées ne pourra passer une ligne partant du Ranconada et traversant Linates et San-Fernando.

Cette capitulation nous amène naturellement à parler des conséquences de la reddition de Monterey, ou plutôt de l'influence que cet événement pourra exercer sur les suites de la guerre. Commençons par déclarer que, abstraction faite de toute sympathie pour les Etats-Unis ou pour le Mexique, nous voyons là un fait dont doivent se réjouir tous ceux qui, dans l'intérêt des deux pays desirant sincèrement la paix.

Les Mexicains avaient fait en quelques sorte de Monterey le boulevard qui devait arrêter la marche de l'armée américaine; ils avaient fait l'abandon de tout le pays entre Matamoros et cette ville, pour mieux y concentrer leurs efforts et leurs ressources; la position les soins qu'ils avaient apportés à la rendre aussi forte que possible, justifiaient jusqu'à un certain point leurs espérances; on les voyait dégués, en voyant franchir la barrière sur laquelle ils avaient le plus de droit de compter, ils vont comprendre que chercher des chances meilleures dans la prolongation de la lutte serait presque une folie. D'un autre côté, Ampudia qui avait attribué la défaite des 8 et 9 mai à son collègue Arista, Ampudia qui avait à donner à Monterey le dernier mot de sa

capacité militaire, et qui, du reste, a tenu au moins la moitié de ses promesses, Ampudia s'est reconnu en capitulant, hors de lutte contre le général Taylor. C'est là encore un motif de découragement et de défiance pour le Mexique, car aucun général ne semblait présenter plus de garanties qu'Ampudia. A moi! donc que Santa-Anna lui-même ne veuille tenter la revanche, la reddition de Monterey doit prouver aux Mexicains la nécessité, l'urgence de la paix.

SINISTRES MARITIMES.

Lermois de Septembre 1846, nous nous réjouissons dans les annales maritimes; car les nouvelles que nous arrivent de tous côtés, constatent de nombreux sinistres.

La tourmente qui a mis le *Great Western* en si grand danger à son dernier passage, a peut-être, qui sait, traité avec plus de faveur le *Great Britain* dont aux dernières dates de New York on n'avait pas encore entendu parler, et sur le salut duquel on entretenait déjà de bien sérieuses appréhensions. Les journaux américains sont remplis de détails de naufrages accompagnés de circonstances affreuses et désolantes. Partout on ne voit sur les bords de l'Océan que des épaves et des cadavres jetés par les vagues sur le rivage.

A Quilby Vale, Terre-neuve, les pêcheurs ont fait une pêche estimée à 1,600 livres sterling, qui les laisse dans une situation affreuse pour l'hiver. A Grate's Cove, dans la baie de Trinity, soixante bateaux se sont perdus, sur soixante-dix qui étaient à l'ancre. Dans les baies de Trinity et de Conception, les débris sont les mêmes. De quelque côté que l'on se tourne, dit *l'Harold* du Havre de Grâce, les effets de cette triste visite frappent nos regards, et les plus déplorables nouvelles arrivent d'heure en heure.

D'un autre côté, on écrit des Bermudes que le *Medary*, steamer des postes, s'est trouvé dans une position analogue à celle du *Great Western*, et n'a échappé à la destruction que grâce à l'inhabileté et à la prudence du capitaine.

Enfin, nous apprenons de Charleston que la barque espagnole *de la Harve* a été coulé, après avoir essayé vainement dans laquelle elle avait perdu ses mâts et reçu diverses avaries, est venue se perdre à l'entrée du port de cette ville. L'équipage seul a pu s'échapper.

Aux Barbades, un ouragan terrible a éclaté le 10 septembre et a causé de nombreux décès. Sur onze navires, qui se trouvaient à l'ancre dans la Baie de Carlisle, cinq ont été jetés sur les rochers et mis en pièces.

Le 26 septembre le bâtiment *River* s'est rencontré en mer par le *Merito* dans un état de détresse affreuse. Cinq hommes qui se trouvaient et ceux vivants à bord de l'épave furent attachés à une mort certaine. Ils furent réduits à l'état de squelette. Le 15 septembre le *River* fut assailli par un violent coup de vent du sud-ouest; la machine et la grande voile furent emportées; le 16, l'ouragan continuait, il fallut couper le mat de misaine, et lancer les embarcations à la mer pour alléger le bâtiment; le mat fut ensuite recouvert, les passagers s'éclaircissant et le voilier fut rempli d'eau. Il resta ainsi 20 minutes et se releva enfin très-comme un ponton. Le capitaine Smith, son fils, le steward et 3 hommes furent noyés dans la cabine; plusieurs furent noyés à l'avant et d'autres emportés à la mer au moment du désastre; sur 21 à bord, 16 périrent.

Quant aux souffrances des survivants, il est plus facile de se les figurer que de les décrire. Les provisions qu'ils eurent pendant près de dix jours furent un demi-baril de biscuit qu'ils parvinrent à tirer de la calé, mais qui avait séjourné 18 heures dans l'eau de mer; seulement, la veille du jour où ils furent sauvés, ils eurent pris un repas dont ils mangèrent la chair crue. Les essayent d'en faire le soup, mais c'était tout ce qu'ils eurent pendant ces dix jours; la seule eau qu'ils eurent pendant ces dix jours fut celle qu'ils purent ramasser en sondant une vieille chemise pendant une averse. Enfin, ils étaient presque nus, et pendant sept jours la mer balayait le pont à chaque instant, si bien qu'il leur fallait s'attacher pour n'être pas emportés.

N'y a-t-il pas quelque chose de vraiment providentiel dans le salut des cinq hommes qui ont survécu?

Enfin, le capitaine Bradford du *Black C. H. Appleton*, arrivé de Thomaston à la Nouvelle-Orléans, rapporte que le 12 septembre étant par 37 degrés de latitude et 78 28 de longitude, il a rencontré et passé un navire en feu dont il ne put voir le nom, mais sur l'arrière duquel il lut le mot "Columbus". Ce navire paraissait être chargé de charbon. Le pont était haut, et le grand mat renversé; le bâtiment paraissait que l'épave était encore en vue.

Le même matin, le capitaine Bradford avait rencontré le goélette *Charles F. Brown* de New-York, détrempée. Il pense cependant qu'elle aura pu atteindre son port de destination qui était Norfolk.

Un autre naufrage accompagné de circonstances épouvantables est celui du *Bagdad*, un beau trois-mâts de Liverpool, capitaine Lucas. Ce vaisseau fut saisi sur les côtes d'Afrique par un de ces ouragans connus sous le nom de *tomados*. C'est d'abord un point noir à l'horizon, un nuage qui grossit peu à peu et bientôt dans des proportions effrayantes; si bien qu'on vent violent et une forte pluie enveloppant tout à coup le bâtiment. L'orage est aussi de la partie, les relâtes brillent, les coups de tonnerre se succèdent, et enfin le vaisseau est frappé par la foudre avec un horrible fracas.

Dans sa chute, le flûte d'électrique a reueréré le capitaine Lucas et les hommes qui étaient restés près de lui. Ces marins et leur chef étaient, pendant un certain espace de temps, dans un état d'insensibilité absolue. Les gens non atteints par la commotion électrique observèrent qu'en descendant de la mâture et parcourant le pont, la foudre avait laissé sur son passage des boules de feu et des étincelles et qu'elle avait disparu par les panneaux. Le capitaine revint à lui, et ce fut pour reconnaître que l'incendie s'était déclaré dans l'intérieur de son bâtiment et qu'il était impossible de l'éteindre; il fallut au capitaine toute sa présence d'esprit pour dominer une situation aussi désespérée. Qu'on se figure, en effet, ce navire en feu, assailli par une tempête, à 100 lieues au large, et l'on comprendra difficilement comment un seul des hommes a pu échapper à un péril aussi imminent.

Le capitaine parvint à faire mettre à la mer deux de ses embarcations sans qu'elles fussent buccées contre le bord par la violence de la mer. Chacun sauta comme il put, dans ces canots, et on s'éloigna avec empressement, de crainte que le bâtiment ne fit explosion, car on supposait que la soie à poudre devait être enflammée par la flamme d'un moment à l'autre. On s'arrêta à un mille de distance; on renvoya qu'on incendie n'avait pas augmenté autant qu'on s'y attendait; et comme, dans la précipitation du départ pour se sauver

SANGSUES.

LES SOUS-SIGNÉS viennent de recevoir 1000 BELLES SANGSUES DE LA PREMIERE QUALITE. A. SAVAGE.

AUX DAMES

LES SOUS-SIGNÉS appellent respectueusement l'attention des DAMES de Montréal et des environs, sur son importation par le *Pearl*, de Londres, en composant des dernières modes de Paris et de Londres en *CHIFFON DE CASTOR* noir, bleu et brun, pour Dames et Demoiselles.

Ces articles ayant été faites expressément d'après son ordre, il espère qu'ils réaliseront complètement son attente. R. NOXON, 101 rue Notre-Dames, Montréal, 16 octobre 1846

d'une mort certaine, on s'était embarqué sans...

Cette catastrophe n'eut pas tout à fait sans succès...

Dans le St. Laurent on compte un grand nombre de naufrages...

L'incendie qui se rendit de Terrebonne à Halifax le 29 de Septembre...

CONSEQUENCE DES COURSES DE STEAMERS SUR LE ST. LAURENT.

EXPLOSION DE LA CHAUDIERE DU LORD SYDENHAM. — 40 personnes blessées !

Les malheurs que nous faisons présager la concurrence et l'opposition sur le St. Laurent...

Le Rowland approcha et porta secours aux malheureux. Pas moins de 40 personnes sont blessées...

On nous dit que le Sydenham brûlait 12 à 15 quarts de résine par voyage pour lutter plus avantageusement avec le Rowland-Hill...

LES ETRANGERS. — Les misérables qui font de l'agitation dans quelques comtés, afin d'empêcher le fonctionnement du bill des écoles...

LE MICHEL PRESSE. — Nous nous sommes abstenus jusqu'à aujourd'hui de signaler l'opinion que fait le nommé Luc Michel Presse...

On nous écrit de Sts. Marie, 14 octobre : Un accident assez grave, et qui a jeté la consternation dans une famille d'honnêtes cultivateurs...

Une veine de minerai de Fer a été découverte dans l'état de Wisconsin, comté de Dodge...

A l'arsenal de Washington on emploie chaque jour 100 personnes à faire des cartouches pour être envoyées à l'armée.

— Manli de la semaine dernière un charrier a été tué complètement ivre dans le foin de M. Lussier...

UN JERSE CALÉBOUTON. — Il y a quelques jours, nous dit un journal anglais, le petit Duc de Cornwall vint visiter son petit Duché...

DINER PUBLIC A L'HON. FRANCIS HINCKS. — Nous voyons dans un journal du Haut-Canada, que les électeurs du comté d'Oxford ont invité l'hon. M. Hincks...

On pourra se faire une idée assez correcte d'un affaire commerciale, quand on saura que sans compter les nombreuses faillites qui ont lieu journellement...

TEMPÊTE. — Dans la nuit de mardi à mercredi dernier, un vent impétueux venant du nord-ouest a soufflé pendant plus de trois heures...

Nous recommandons au tonnerre de cette ville l'annonce du jeune homme qui désire trouver de l'emploi comme commis...

La Gazette de ce matin contient officiellement, le bruit répandu en ville que la nomination de col. Young comme adjudant-général était désavouée par Sa Majesté...

La Presse en Europe et en Amérique.

Les Américains sont certainement le peuple le plus instruit, le plus éclairé de la terre...

Table with 4 columns: PAYS, population, jours, nombre de nouv. par chaque journal.

Canada, le nombre de journaux s'élève à 20 ; la population est au dessus de 600,000 âmes...

Malheureusement, il faut le dire, la partie française de la population Bas-Canadienne qui forme plus de 500,000 âmes, ne compte que sept journaux français...

Nous avons reçu la réclamation de notre agent de Québec, qui se plaint de n'avoir pas reçu notre journal du 9 du courant...

Naissances. Au 3 Rivière, le 12 du courant, la Dame de Dr. G. S. Baudouin a mis au monde un fils...

Mariages. En cette ville, mercredi, le 14 du courant, par le Révd. M. Bethune, M. James Lovell, typographe...

VENTES A L'ENCAN. Par J. D. Bernard.

VENTE ETENDUE DE MARCHANDISES D'AUTOMNE ET D'HIVER. MERCREDI, le 21 du courant, et les jours suivants...

Vente Remise. A la vente qui doit avoir lieu MIER, aux Magasins de Messrs. GILMOUR & Co., est positivement remise à JEUDI, le 22 du courant...

VENTE ETENDUE DE MARCHANDISES D'AUTOMNE ET D'HIVER. Par Catalogues.

JEUDI PROCHAIN, le 22 courant, aux magasins de MM. GILMOUR & Co., rue St. Sacrement...

Vente de Terres a VARENNES. SERONT VENDUES, à la porte de l'église paroissiale de Varennes...

VENTE ETENDUE DE MARCHANDISES SECHES POUR LA SAISON. ET DE PELLETIERES MANUFACTURÉES. AUX Magasins de Soussigné. SAMEDI le 24, LUNDI le 27 du courant...

Par Daniel Fisher. VENTE ETENDUE DE BALLOTS ET LOTS DE MARCHANDISES SECHES.

A Vente annuelle, par Encan, pour clore des comptes liquidés et le FOND DE MARCHANDISES, aura lieu aux Magasins de Messrs. MOORE, GRE & Co., rue St. Sacrement...

Par John Jones. VENTE IMPORTANTE D'ARTICLES DE PRIX AFFAPARTENANT A UNE FERME.

Le Soussigné a reçu instruction de vendre par Encan Public, LUNDI, le 2me jour de Novembre prochain, à la résidence de M. JAMES HUGHES...

VENTE ETENDUE DE MARCHANDISES D'AUTOMNE. LUNDI, le 19 courant, et les jours suivants aux magasins de MM. ROBERTSON MASSON & Co.

GRANDE LOTERIE. M. C. MICHON voulant disposer de ses voitures et chevaux, se propose de la faire par une Loterie composée de vingt-cinq lots...

Des listes sont déposées chez les principaux Libraires de cette ville et dans les Hôtels. Cette loterie aura lieu aussitôt que la liste sera remplie...

J. P. Leprohon, Avocat, A ETABLIE SON BUREAU, Rue St. Vincent No. 8—Octobre.

CLASSE DE CHANT, POUR L'HIVER. M. BRYLN a l'honneur d'annoncer qu'il propose pour l'hiver prochain, la méthode qu'il va adopter est celle qui est en usage en Europe avec tant de succès...

AVIS. Aux Reclamants pour des pertes par la Rébellion dans le Bas-Canada, dont les noms sont compris dans la Cédule publiée dans la Gazette du Canada en date du 18 Octobre 1846.

RECEVEUR GENERAL est autorisé d'émettre des DISCOUNTS rachetables dans vingt années pour liquider ces pertes, en sommes qui ne seront pas moindres de vingt-cinq Louis courants...

PERDUE. ENTRE la Rue Sanguinet et l'Eglise Paroissiale de cette ville, UNE EPINGLE D'OR EMALLEE VERTUE. Celui qui la trouvera voudra bien la rapporter au Bureau de la Mineure...

SEIGNEURIE DE ST. MICHEL. On de la Trinité, A VENDRE, A LA CHAMBRE D'ENCAN DE JONES No. 174, rue, Notre-Dame.

Le soussigné a reçu instruction d'offrir en vente, par Encan, à la Chambre d'Encan, rue Notre-Dame, No. 174, MERCREDI le 21 du courant...

AVIS. A prochain Assemblée Trimestrielle du BUREAU DE MEDICINE du District de Montréal, pour l'examen des CANDIDATS aura lieu au PALAIS DE JUSTICE de cette ville, MARDI, le TROIS de NOVEMBRE prochain, à UNE heure P. M.

PHARMACIE CANADIENNE, Coin des Rues St. Lambert et St. Jacques, Maison de l'Hon. L. H. LaFontaine.

ON trouvera constamment à cette Etablissement un assortiment général de DROGUES, REMÈDES A PATENTES, PARFUMERIES INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, &c., &c., &c.

POBOLANU, FAYENCE ET VERRERIES. 1200 Faïences et Boucvaux contenant un assortiment complet et général de tous les articles en cette ligne...

P. R. LAFRENAÏE, Avocat, A TRANSPORTÉ SON BUREAU RUE STE. THÉRÈSE.

**FRED. CARLISLE,**  
**DOREUR,**  
166. Rue Notre-Dame. 166.  
MONTREAL.

FABRICANT de Cadres de Mirrors et de gravures, montent et vernit les Cartes Géographiques, redore les vieux articles, nettoye et vernit les vieilles peintures etc, etc, etc.  
N. B. Toutes commandes seront reçues avec reconnaissance et exécutées avec célérité, à des prix modérés.  
25 juillet, 1846.

**ECOLE DE MEDECINE.**  
CETTE Ecole recommencera ses Cours le premier JOUR DE NOVEMBRE prochain, SAMEDI, le 18 du même mois, mises en concurrence les Chaires d'Institut de Médecine, de Jurisprudence Médicale et de Botanique. Jusqu'au 30, il y aura aussi un concours pour l'élection d'un Second Démonstrateur d'Anatomie. Les Candidats doivent posséder les langues Françaises, Latines et Grecques.  
Pour plus amples informations s'adresser au  
DR. SUTHERLAND,  
Secrét.

**JARDIN BOTANIQUE DE GUILBAULT.**  
Rue Colé, derrière la Banque de Montréal.

**M. GUILBAULT,** à l'honneur d'annoncer au amateur de Belles plantes qu'il vient d'acquies d'une excursion dans le sud et qu'il a rapporté avec lui une quantité de plantes les plus rares, avec la collection qu'il possédait et qu'il reçoit en ce moment d'Europe, forme la collection la plus étendue qui en ait été faite en Canada. Il invite les dames et messieurs à venir visiter celui de juger de l'étendue de la collection, ou peut voir à l'établissement des espèces de plantes, qu'on ne voit pas dans les États, et même même rare en Europe vendus à la fois et au Cap-Bonne-Espérance, lesquelles il y a des plants qui ont coûté plus de 500 francs, rien comparés celui d'avoir en Canada une collection qui rivalise avec celle de nos voisins. Il espère que le public saura apprécier.  
On ne paye rien pour voir.  
13 oct.



**AVIS.**  
DEPUIS SAMEDI, le 10 du courant, le Prince Albert part de Montréal le matin à HUIT HEURES TROIS QUARTS, avec la Malle et les Passagers pour les États-Unis, au lieu de 9 heures comme ci-dessus.  
Bureau du Chemin de Fer,  
Montréal, 13 octobre.

**Slrop Pectral de Lamourou.**  
Le Soussigné vient de recevoir quelques caisses de cet excellent Slrop.  
Dr. PICAUZ,  
Pharmacie Centrale, 69, rue St. Paul.  
1 septembre.

**SALLE DES ODD-FELLOWS.**  
**LE TABLEAU MECANIQUE**  
DU CÉLÈBRE MAELZEL,  
REPRÉSENTANT LA CONFLAGRATION DE MOSCOU  
ET LA SORTIE DE L'ARMÉE DE NAPOLEON,  
SERA EXHIBÉ, JEUDI prochain, le 8, et continuera de l'être pendant quelques jours à la Grande Salle des Odd-Fellows, Grande Rue St. Jacques.  
Les portes seront ouvertes à 7 heures et l'exhibition commencera à 8 heures précises.  
ENTRÉE: 2s. 6c. Les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.  
9 octobre.

**LIBRAIRIE CANADIENNE.**  
LES soussignés ont l'honneur de rappeler à MM. les Car. s., Commissaires d'Écoles et Instituteurs, qu'ils ont constamment en main tous les livres en usage dans les Écoles, et que leurs éditions ne laissent rien à désirer, tant sous le rapport de la Reliure, que sous celui de l'impression. Savoir:  
Alphabets doubles  
Syllabaires des Frères  
Grammaire des Frères  
Do de L'Honnêteté  
Do de Bonheur-Belleville  
Do Anglais de Meilleur  
Histoire Saintes, Sc., des Frères  
Exercices Orthographe  
Méthode et Corrigés des Exercices  
Géographie des Frères  
Arithmétique des Frères  
Do de Landrey  
Do de Bibaud  
Do de Gouffier  
Devoirs du Chrétien, avec Traité de la Bienveillance et Civilité Chrétienne  
Pastor de David  
Testaments  
Instructions  
Catechismes  
Géométrie pratique des Frères  
Manuscrits, Sc., &c.  
Aussi,  
Papier, Plumes, Exemples d'Écriture, Encre, Outils, Sc., &c., le tout  
A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS  
E. R. FABRE & CIE.

**AVENDRE ou A LOUER,**  
UNE BELLE TERRE toute en culture, située près du village St. Laurent, à 7 milles de distance de la ville de Montréal, contenant environ 60 arpents en superficie, bâtie de Maison, Grange et autres bâtiments.  
Pour les conditions s'adresser à M. Pierre Verdon, au dit village St. Laurent; à M. François Desautels, Montréal, ou au coussigné,  
J. A. LABADIE, N. P.  
9 oct. 46.

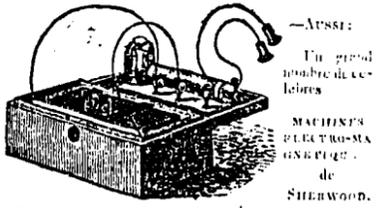
**BOULANGERIE A LOUER.**  
UNE MAISON d'un étage, avec une BOULANGERIE dans le rez-de-chaussée, esplan des rues Ste. Catherine et St. Dominique. Possession le 1er octobre prochain. Prix modéré. S'adresser à G. REINHARDT,  
Au coin de la Grande rue St. Laurent, No. 113.  
11 septembre.

**TATTERSALL,**  
PAR  
**P. FOURNIER,**  
CHEVEAUX, VOITURES, HIRNAIS, ETC.  
DÉPOT,  
LA PORTE VOISINE DE LA STATION DE POLICE, DANS LES COURS DE L'HÔTEL DU PAVILLON, RUE SAINT-BOVAVENTURE.

Le soussigné a l'honneur d'informer ses amis et le public en général qu'il a ouvert un TATTERSALL pour la vente des CHEVEAUX, &c., et il espère recevoir un encouragement libéral de la part de ceux d'entre le public qui voudront bien le patroniser; ses charges seront modérées. Ses voitures peuvent contenir 24 chevaux et de bonnes remises pour voitures.  
Il fera des ventes chaque MARDI et VENDREDI de la semaine à ONZE heures A. M.  
P. FOURNIER,  
Encanteur et Courtier.  
1er septembre.

**Nouvelle Pharmacie.**  
Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.

DIRECTEMENT VIS-À-VIS L'HÔTEL D'ORANGE.  
LES soussignés venant d'ouvrir l'établissement, ci-dessus ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'il leur ont maintenant prêts à leur offrir un assortiment étendu et général de  
**DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES, MÉDECINES PATENTÉES,**  
PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, &c., &c., &c.  
d'une qualité à ne pas être surpassée par aucune maison de cette ville, ayant été choisis par le Dr. COTÉ lui-même avec le plus grand soin et aux prix les plus modérés.  
Les soussignés ont aussi un assortiment étendu de bestes de MÉDECINES HOMÉOPATHIQUES, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENTHAL praticien homéopathe de Montréal.



LES médecins aussi bien que les marchands de Drogues en général voudront bien venir voir et juger par eux-mêmes; les soussignés étant déterminés à ne rien négliger de leur part, pour satisfaire en toute manière ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage.  
Le Dr. COTÉ a son bureau voisin de la Pharmacie où il sera constamment assés afin de recevoir les patients qui voudront bien le favoriser de leur pratique.  
N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine.  
Toute prescription sera remplie avec le plus grand soin et exactitude.  
MARCELLIN COTÉ & CIE.  
31 juillet 1846.

**PORCELAINE,**  
FAIENCE ET VERRES.  
1200  
Paniers et Bouteaux contenant un assortiment complet et général de tous les articles en cette ligne, à vendre à très bas prix, soit tel quel, soit originairement ou réparés par douzaine, à la demande des acheteurs.  
H. B. SMITH & Co.  
Rue St. Paul, 11 sept.

**P. R LAFREYAYE,**  
Avocat,  
A TRANSPORTÉ SON BUREAU  
RUE STE. THÉRÈSE  
Après des basses de Mr. Desbarats.

**PHARMACIE CANADIENNE,**  
Coin des Rues St. Lambert et St. Jacques,  
Maison de l'Hon. L. H. LaFontaine,  
(Vis-à-vis le Fr. Nelson.)  
ON trouvera constamment à cette Établissement un assortiment général de  
**DROGUES, REMÈDES A PATENTES, PARFUMERIES INSTRUMENTS DE CHIRURGIE,**  
Sc., Sc., &c.  
Le tout des meilleurs manufactures françaises et anglaises.  
Les ordres de MM. les Médecins et Marchands de la campagne seront exécutés avec le plus grand soin.  
Consultation à toutes les heures de la journée.  
31 juillet. E. TRUDEL, M. D.

**AVIS.**  
TOUS ceux qui ont des affaires à régler avec la succession de feu l'Hon. P. D. DEBARTZCH, sont priés de s'adresser à  
ALEXANDRE KIERNKOWSKI,  
à St. Marc Rivière Chamby,  
Ou à LEWIS T. DRUMMOND,  
Montréal.  
A l'enseigneure des Rues Craig et St. Joseph.  
18 septembre.  
**J. P. Leprohon, Avocat,**  
A ÉTABLIE SON BUREAU,  
RUE ST. VINCENT No. 5—Octobre.

**A VENDRE**  
**10 CAISSES** d'ardoises pour les Ecoles  
Petits Livres de vie  
Dialogues et petits Drames  
Grammaire des frères  
Exemples  
Aussi.— Une superbe guitare à clef  
Attendue de jour en jour par le Lord Collenwood et le Leander.  
Pierres à moulages Scel., moulages Françaises, et autres articles.  
LOUIS DELAGRAVE.  
No. 60 Rue des Commissaires.  
4 septembre.

**Toile à Blueaux, de Hollande**  
DE PREMIERE QUALITE.  
A VENDRE par le soussigné, rue des Commissaires, No. 103, porte voisine du bureau de Chemin de Fer de St. Laurent et du Champain.  
L. DELAGRAVE.  
28 août.

**MR. LOUIS DELAGRAVE** a transporté son Bureau sur la Rue des Commissaires, No. 60 à côté du Bureau du Rail-Road.  
25 août 1846.

**MARCHANDISES SECHES, MARCHES FATTES,**  
MAGASIN N° 177, RUE ST. PAUL.  
Le soussigné reçoit maintenant un grand assortiment de Marchandises et de marchandises telles que, PASTILLES d'Ivoire, FRAGES, SUCRONS, MARCHANDISES, PASTILLES, GILLES, VERTS, etc., des meilleurs produits, et une variété considérable de fèves d'automne et d'hiver dont il disposera à DIX POUR CENT meilleur marché qu'aucun autre établissement de cette ville.  
Le soussigné ayant à son emploi des tailleurs habiles se chargera de la confection de toutes espèces d'habits et d'habillements, dans le dernier goût. Il appelle l'attention des marchands du Haut-Canada et de la Campagne sur son fonds de marchandises. Il trouveront de grands avantages à visiter son établissement.  
LOUIS PLAMONDON.  
Montréal, 11 Sept.

**LIGNE DE STEAMERS**  
entre Montréal et Québec.  
JUSQU'À avis ultérieur, le prix du Passage par les Steamers MONTREAL, "QUEEN" et "LORD SYDENHAM" sera comme suit:  
Passagers de chambre (les 6 pas compris) 10s. 0d.  
Passagers d'avant 2s. 6d.  
Le Fret, suivant le Tarif.  
JOHN TORRANCE et C<sup>ie</sup>.  
31 juillet 1846. Agts. M. et Q. Steam. H. Co.

**MAGNIFIQUE PLAN**  
GRAVÉ  
DES  
Opérations Navales et Militaires  
DEVANT QUÉBEC,  
ET DE  
**La mort de Wolfe,**  
Sous le Patronage distingué de Son Excellence le Lieutenant Général le très-Honorable COMTE DE CATICATHIL.

Avant l'interruption de la publication le Soussigné avait été honoré du patronage le plus distingué dans le Royaume-Uni—à savoir de l'Empereur britannique et de l'Empereur autrichien de toutes les villes incorporées de l'Association Britannique de Nord et la dernière approbation de son ouvrage lui a été récemment donnée par le vote unanime des Communes du Canada.  
Les copies de cette gravure ont été jusqu'à aujourd'hui livrées aux Souscripteurs seulement, c'est pour eux que les copies qui restent à livrer sont destinées.  
ALFRED HAWKINS,  
Août 1846. Mont Plaisant Québec.  
EJ On reçoit à ce Bureau les noms des Souscripteurs

Le certificat qui suit fut présenté à M. Hawkins à Londres, par l'officier distingué dont il porte le nom —  
Après une connaissance parfaite des environs de Québec avant résidé la première fois, la plus grande partie de ce temps sur les Pâtes d'Abraham, et d'après une connaissance générale de opérations de 1759 telles que détaillées dans divers publications, et telles que décrites par de nombreux individus qui ont eu part à ces opérations, je crains pour recommander le Plan de M. Alfred Hawkins comme méritant bien l'attention de ceux à qui il est dédié et le patronage du public anglais.  
(Signé) JOHN HARVEY.

**Etablissement à vendre.**  
MAISON, caves et glaciers, cours, jardins, écuries, colombier et autres dépendances au village de la paroisse St. Benoît. Ensemble, ou séparément, plusieurs autres emplacements dans le même village, un verger et diverses prairies, terres et fermes dans la même paroisse Titres incontestables.  
Conditions faciles, une partie du prix exigée comptant le reste payable en neuf ou dix années.  
S'adresser sur le lieu à M. Girouard, St. Benoît, 11 août, 1846.

**VOYAGE DE PLAISIR**  
A  
**Y. R. N. E. S.**  
TOUS LES DIMANCHES A USE HEURE PRÉCISE.  
Le Steamer ST. LOUIS commencera ses voyages réguliers à Valence, Dimanche prochain le 7 du courant, et continuera pendant la saison, tous les Dimanches en partant de Montréal à 1 heure P. M., et retour de bonne heure dans l'après-midi.  
6 juin.

**A VENDRE,**  
1000 BOUTES de VITRES d'Allemagne, 6 1/2 x 7 1/2, 7 1/2 x 8 1/2, et assortis jusqu'à 18x21.  
100 Caissons vitres, 25x28 et autres mesures.  
Aussi —  
Un assortiment de Peinture à l'huile sèche, de différentes couleurs.  
JESSE JOSEPH,  
Rue St. Sacrement, n. 6.  
Montréal, 14 août.

LA MAISON HARKIN ET BADEAUX annonce au public l'arrivée d'un assortiment complet de *Morlandaises de Jambes et de fantaisie*, pour le commerce du printemps, et de l'été. On trouvera que le NOUVEAU FONDUS comprend ce qu'il y a de plus varié et de plus à la mode en fait de tissus.  
**IMPORTATION DU PRINTEMPS**  
**HARKIN & BADEAUX,**  
No. 140 rue Notre-Dame

**CHAPEAUX FASHIONABLES DE LONDRES**  
Le Soussigné vient de recevoir par le *Great Britain, Palmyra et Lady Seaton*, VINGT CAISSES de CHAPEAUX de CANTON, et de Soie, comprenant toutes espèces de qualités, des modes les plus récentes et dans le dernier goût. Les Marchands du Haut-Canada trouveront un assortiment complet et seront servis avec la libéralité ordinaire.  
**ANDREW HAYES.**  
Montréal, 31 juillet, 1846.  
Maison de Chapellerie de Londres Établie en 1837, une place à droite de la Place d'Armes 141 rue Notre-Dame.

**MONTRES, BIJOUTERIE, ARGENTERIE, ETC.**  
**L. P. BOIVIN,**  
Le Soussigné vient de recevoir de New-York et d'Angleterre, une partie de son assortiment d'ARTICLES EN BIJOUTERIE, et autres parmi lesquels se trouvent :—  
Montres en or émaillées pour Dames, Montres de riches de Messieurs, Châsses-Gardes en or, Cadrans-Courtes et Clés en or, Rubans à la Louis-Philippe avec ornements en acier et en or, Lorgnettes Doubles en or et en acier, du Simple de Épinglées à caucy, de l'acier et émaillées, Bagues d'Orilles, nouveau goût, Bagues de Dames et Mrs., en grande variété, Écrivoires (Ladres canopans), plumes en or et plumes en acier.  
Fusils, Broches, Papiers Français, Portemanteaux et un assortiment de marchandises de goût et de fantaisie, Bouteils de première qualité, Caisnes Ciseaux, &c., &c., &c.  
UN assortiment étendu de Parfumerie Française de la meilleure qualité et par le *Peroungua* de Liverpool, une collection riche de montres patentes en or et en argent de manufacture anglaise, etc., etc., etc.  
Montréal, Juillet, 1841.

**MONTRES EN OR**  
RÉCEMENT reçues de Londres et de Genève, quelques Montres en Or d'une qualité supérieure, aux emblèmes de la Paix et de l'Érable en relief.  
A vendre par  
L. P. BOIVIN.  
Marché-Neuf, 6 oct.

**L. P. BOIVIN,**  
Orfèvre et Bijoutier.  
Rue St. Paul No. 80.  
VIENT de recevoir 2 caisses EAU DE COLOGNE, de J. M. FARINA, qu'il offre en gros et en détail, à des prix réduits.  
9 octobre 1846.

**LIBRAIRIE CANADIENNE**  
DE  
**JOHN THOMPSON,**  
[Ci-devant associé de M. J. B. ROLLAND.]  
Rue St. Vincent, No. 19,  
ANCIENNE DEMEURE.  
Le Soussigné, très-reconnaisant de l'encouragement que ses nombreuses pratiques ont bien voulu lui accorder, à l'honneur de leur annoncer qu'il continue toujours sa LIBRAIRIE, IMPRIMERIE et RELIURE, et il ose se flatter par l'impression qu'il mettra à les servir, l'exactitude et la ponctualité avec lesquelles il exécutera les ordres qui lui seront confiés, de continuer à mériter leur confiance et celle du public en général.  
Aussi pour répondre à l'encouragement qu'il a reçu par la vente des Livres à l'usage des ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES, il vient d'en réduire les prix comme suit :  
Syllabaire des Ecoles Chrétienne £ 2 6  
Nouveau Traité des Devoirs du Chrétien 0 15 0  
Grammaire des Frères 0 12 0  
Exercice Orthographe mis en rapport avec la Grammaire 0 17 6  
Arithmétique des Frères 0 13 6  
Géographie avec la carte 0 16 0  
Introduction 0 15 0  
Alphabet Double 0 2 0  
Petit Catechisme 0 2 0  
Grammaire de L'Honnêteté 0 6 0  
Pastor-David 0 11  
Testament 0 16  
" Anglais 0 14 0  
Abrégé de l'Histoire Sainte, l'Histoire de France et de l'Histoire du Canada. 0 10 1  
Montréal, 28 juillet 1846. 1fs-2m.

**BANQUÉ D'ÉPARCNE**  
DE LA  
CITÉ ET DISTRICT DE MONTRÉAL.  
PATRON :  
Mongr. l'Évêque Catholique de Montréal.  
Bureau des Directeurs,  
W. Workman, Président. (Francis Hincks,  
A. Lafocque, V. Président. (H. Mulholland,  
John E. Mills. (L. H. Holton,  
Joseph DeWitt, (L. Tully,  
Joseph Bourrel, (Dames-Manson,  
P. Beaubien, (Joseph Grenier,  
L. T. Drummond, (Nelson Davis,  
H. Judah.

AVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET qui payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de £50 et au-dessus, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessous de cette somme.  
On peut obtenir copies des Règles et Règlements, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées de LUNDIS et de SIX à HUIT.  
Par ordre du Bureau.  
JNO. COLLINS,  
Secrétaire.  
Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46 Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Old-Quebec Hotel.  
2 juin 1846.

Vêtement de Dames etc., Les marchands de la Campagne sont invités à visiter la maison H. & B., il y trouveront tout ce qui peut convenir à leur commerce. A des prix raisonnables.  
Montreal, 12 juin 1846.

**NOUVELLES MARCHANDISES.**  
**BEAUDRY ET FRÈRE,**  
No. 127, RUE NOTRE-DAME.  
(Vis-à-vis l'Église Anglaise.)  
VIENNENT de recevoir par le *Great Britain, Palmyra, l'Érable, le Canada, l'Érable et le Lotus Campbell*, et attendent par d'autres vaisseaux sur le point d'arriver, un assortiment complet de marchandises d'automne, parmi lesquelles sont les articles suivants, savoir :  
Châles de toutes descriptions  
Cassimere et mouss. de laine du dernier goût  
Soie en caoutch et autres descriptions  
Draps pilotes et estors, différentes couleurs  
Dressin et Cassimere  
Draps fins pour Dames et Messieurs  
Étoffes à veste, du dernier goût  
Flanelles, Couverts et Flaids.  
Le tout à des prix très modérés.  
18 septembre.



**HOTEL DE MONTREAL**  
A L'ASSOMPTION.  
SES AMÉLIORATIONS.  
OUTRE la beauté et les avantages de cette maison, quoique déjà très connue de M. JERRY et à encore lui ajouter une aile qui donnera toute espèce de commodités à cet édifice.  
M. PIERRE PERRAUD déjà bien connu dans cette branche de commerce comme on a pu en juger lorsqu'il tenait l'Hôtel de Valenciennes, vient de s'associer à M. CHARLES ARCHAMBAULT, l'hôtelier actuel. Ces deux Messieurs se proposent de tenir cette maison sur le plus grand pied, en sorte que le voyageur y trouve toute chose confortable. Ces Messieurs se flattent aussi de la faveur publique.



**LIGNE DE DILIGENCES**  
ENTRE LE VILLAGE D'INDUSTRIE ET LAVALTRIE.  
Le Soussigné prévient ses amis et le public en général qu'il a établi une ligne de diligences entre le Village d'Industrie et Lavaltrie. Les voyageurs trouveront toujours ses voitures à Lavaltrie à l'arrivée des Steamers. Il procurera aussi des EXTRAS à ceux qui désirent se rendre dans les paroisses environnantes. Les prix sont modérés.  
JOSEPH DESCHAMPS.  
Village d'Industrie, 1 Sept. 1846.

**BUREAU A LOUER**  
DANS la rue St. Vincent au No. 13, Possession immédiate, s'adresser au BUREAU de la REVUE CANADIENNE.  
Montréal, 9 octobre 1846

**SOURCES DE ST. LEON.**  
LES SOURCES DE ST. LEON, situés à environ 4 milles de la Rivière-du-Loup, ont été loués pour quelques années, par le Soussigné, qui prend la liberté d'informer ses amis et le public qu'il réside sur les lieux, où il est prêt à recevoir les voyageurs et à expédier l'Eau Minérale à ceux qui en demandent.  
Les personnes suivantes qui ont été nommées Agents en auront constamment à vendre : à Montréal, chez MM. HARKIN & BADEAUX; aux Trois-Rivières, chez MM. LAURE & CIE; et à Québec, chez M. E. GINGRAS.  
St. Léon, 13 mai. JOHN GRANT.

**FAITES ATTENTION**  
TAPIS A L'HUILE, VENDRE au magasin de M. A. LABADIE, No. 145, Marché à l'Épave, 4000 verges de TAPIS FLEURIS, de patrons et grandes assorties, pour Chambre, l'usage et l'école, ainsi que pour tables, plumes, etc., et autres Tapis, et Soies-Crues, pour différents usages; Toile, pour Chapreaux, Capots et Manteaux, etc.

Par ordre du Bureau.  
JNO. COLLINS,  
Secrétaire.  
Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46 Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Old-Quebec Hotel.  
2 juin 1846.